

---

# L I T E R A T U R E

## Pour une histoire du journalisme roumain moderne : idéologie et discours

IOANA BOT  
MIRCEA VASILESCU

---

*La plus pernicieuse de  
l'approche idéologique  
du nationalisme est la  
supposition d'un projet  
cohérent de représentation  
de la nation.*

---

### **Ioana Bot**

Professeur universitaire de littérature roumaine à l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, spécialiste de l'histoire des idées littéraires. Dernier livre publié (co-éditeur, avec Adrian Tudurachi) : **Identité nationale : réalité, histoire, littérature** (2008).

### **Mircea Vasilescu**

Maître de conférences en littérature roumaine à l'Université de Bucarest, spécialiste de l'histoire de la presse culturelle roumaine, rédacteur en chef de l'hebdomadaire **Dilema veche**. Dernier livre publié : **Europa dumitale** (Et ton Europe ?) (2007).

**S**I, AU niveau des milieux scientifiques occidentaux on assiste depuis une décennie, environ, à un retour de la dimension historique dans l'étude et la configuration du littéraire, force nous est de constater que la relation difficile (pour le moins !) de la culture roumaine avec l'histoire (Histoire ou historiographie, aussi) continue de dominer notre paysage scientifique. Nombre de débats sur la nécessité de revisiter le canon littéraire national se sont vus glisser en dehors du territoire spécialisé, en laissant de côté l'acquiescement de l'impureté essentielle de la littérature en soi, qui aurait permis d'y intégrer d'énormes corpus « à risque », tel le journalisme culturel extrêmement riche du modernisme roumain, en obligeant par la suite à nuancer – et, en fin de compte – à changer ce « purisme » par autant révolu de nos études littéraires.

À cet état des lieux entendait répondre le projet de recherche que nous avons développé avec l'appui d'un

financement de la part du New Europe College, Institut d'Études Avancées de Bucarest. Sa visée principale était, d'emblée, double : constructive, mais aussi polémique. Nous nous sommes fondés sur la conviction que le journalisme roumain moderne est un des acteurs privilégiés dans la construction de l'identité nationale, dans l'architecture des idéologies à l'épreuve au XX<sup>e</sup> siècle, dans la naissance de notre modernité littéraire, aussi. Comme objet d'étude, il représente effectivement un des lieux privilégiés où la poétique rencontre l'histoire des idées (politiques, mais aussi bien littéraires) et où la théorie de la littérature se voit mise à l'épreuve. Toutefois, et ce malgré 18 ans de post-communisme et de réformes des *curricula* universitaires roumaines, force il est de constater que la bibliographie roumaine du domaine laisse encore à désirer, pour ce qui est de la précision de la recherche et de ses fondements : « violence » et « nationalisme » sont des concepts qui jouissent en Roumanie de beaucoup de succès, sans pour autant bénéficier de perspectives nettement articulées, à chaque fois.

Le premier but qui se présentait à nous était celui de construire un enseignement universitaire, visant à une formation à la recherche et nous aidant à concrétiser dans un espace dialogique les acquis de chacun des participants au projet. Les cours et les ateliers connexes ont été encadrés au niveau des programmes de DEA en *Littérature roumaine* (Université Babeş-Bolyai) et *Techniques de l'édition* (Université de Bucarest), ainsi que de l'école doctorale en Littérature roumaine de l'Université bucarestoise. Structurés en deux volets semestriels qui se faisaient écho, ils approchaient l'aire problématique du journalisme culturel roumain par deux types de démarches complémentaires, de façon à substantier par cela aussi la correspondance postulée entre les différentes perspectives, le noyau commun des objets apparemment divers (nationalisme et violence, idéologies et discours). Chaque volet a été composé, par la suite, d'un cours (qui construisait la perspective d'ensemble de la recherche), d'une série d'ateliers (qui venait nuancer l'ensemble, mais entraînait aussi une pratique de la réflexion au niveau de la théorie – ce que nous considérons comme étant généralement déficitaire au niveau des *curricula* roumaines, à présent) et d'un module de conférences, donné par des professeurs invités. Là aussi, c'était répondre de façon constructive à un état inquiétant des lieux, car l'enseignement universitaire roumain en Lettres traverse à présent une crise qui n'est due qu'en partie à la réforme curriculaire « Bologna » ; elle doit beaucoup aussi au conservatisme poussé des instances décisionnelles, ainsi qu'à la soumission administrative de plus en plus accentuée de nos universités aux dictats du marché. Ceci rend vulnérables les spécialisations « de niche », comme la nôtre – en Littérature roumaine. Tout comme nous envisageons l'ouvrir, par des programmes pareils, vers des domaines tels le Journalisme, l'Histoire du XX<sup>e</sup>, le Comparatisme etc., notre projet vise aussi à fortifier le domaine en construisant de futures alliances avec des facultés partenaires de l'étranger.

Le cours et les ateliers proposés dans le cadre du projet développent deux axes complémentaires de réponses possibles à ce questionnement et aux demandes d'interdisciplinarité formulées ci-dessus. Le niveau d'excellence des cours et ateliers, la possibilité de continuation de l'activité de recherche et d'enseignement au-delà des cadres d'une année académique, l'insertion précise dans les programmes de DEA/Master et de l'École doctorale, leur nouveauté thématique dans les *curricula* universitaires roumaines – sont autant de tentatives de dynamiser cette aire de réflexion et de contribuer à la formation de nouveaux spécialistes. Détail aucunement négligeable, il y était également question de la construction d'une équipe d'enseignants/chercheurs roumains, de haut niveau, capable de se joindre à des partenaires européens redoutables dans des projets futurs d'envergure (et nous considérons les étudiants participants au programme comme des possibles membres de notre future équipe, aussi). En connaisseurs du climat académique roumain, ainsi que des « coutumes » roumaines de la recherche scientifique (jusqu'ici plus que conservatrices par rapport à celles européennes), nous apprécions ceci comme un but en soi d'une importance radicale.

La structure des cours et la division de l'équipe de recherche fut la suivante :

I. Premier semestre : directeur de recherche – Ioana Bot (professeur universitaire, Faculté des Lettres, Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca). Intitulé de l'enseignement : *Figures de la violence dans le discours du journalisme roumain*. Membres de l'équipe d'enseignement et de recherche : Rodica Zafiu (professeur universitaire, Faculté des Lettres, Université de Bucarest), Magda Răduță (doctorante, assistante, Faculté des Lettres, Université de Bucarest).

II. Deuxième semestre : directeur de recherche – Mircea Vasilescu (maître de conférences, Faculté des Lettres, Université de Bucarest). Intitulé de l'enseignement : *Identité européenne et spécifique national dans la presse culturelle roumaine de l'entre-deux guerres*. Membres de l'équipe d'enseignement et de recherche : Adrian Tudurachi (chercheur, Institut Sextil Pușcariu de l'Académie Roumaine), Elena Voj (doctorante-boursière, Faculté des Lettres, Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca).

**E**N NOUS proposant, comme première configuration de la démarche (au semestre d'automne 2007-08), d'étudier les figures de la violence dans le discours du journalisme roumain, nous nous sommes situés dans une perspective polémique par rapport à la bibliographie roumaine récente – notamment : Ruxandra Cesereanu, *Imaginarul violent al românilor* (L'imaginaire violent des roumains), Bucarest, Humanitas, 2003. Celle-ci illustre surtout la facilité du glissement du domaine scientifique vers la fascination (culturellement explicable, même si scientifiquement faible, à nos yeux) pour la violence

manifestée dans la culture européenne (et construite justement par l'interdit humaniste de la violence). Certes, étudier les formes de figuration de la violence au niveau du discours journalistique retourne la théorie vers un de ses points aveugles : comment reconnaître et cerner le littéraire là où « il n'est pas censé » s'y trouver ? Dans un climat (celui, roumain, de la réflexion sur la violence, ainsi que sur l'histoire de notre journalisme du XX<sup>e</sup>) qui tend à privilégier la « crise » au détriment de la « critique », notre approche pose comme principe qu'il faut repenser les appuis « concrets » des études : avant le journalisme, *le discours du journalisme*, avant les idées, les paroles comme vecteurs, mais aussi comme constructeurs d'une intention, d'une vision, de tout ce que la littérature s'approprie dans la figuralité du discours. La qualité de notre objet de choix va de pair, paradoxalement, avec sa fragilité : objet impur, objet marginal, objet formé de toute une plage d'incertitudes, le discours du journalisme comme « mots pour dire » la violence, va à l'encontre de toute perception exclusive de la littérature, mais aussi à l'encontre de la dissipation de cette dernière dans le champ flou des études culturelles. Le présent projet se proposait de subvenir, partiellement, à ce manque, et d'ouvrir un champ de réflexion et de formation professionnalisé, substantiel et immédiat.

Le cours entendait répondre du même coup aux provocations récentes des changements curriculaires, au niveau de nos universités : il s'agit de l'ouverture des études littéraires vers le journalisme, mais aussi de l'acquiescence du fait que le journalisme fait partie, à son tour, de l'objet impur qu'est « le littéraire », ce que les perspectives scientifiques roumaines des cinq dernières décennies ont passé sous silence. Soumettre le journalisme à une démarche littéraire signifie, dans le contexte académique roumain, lever un interdit et construire une compétence réelle (nombre des interventions roumaines récentes dans le domaine tenant, malgré toute prétention explicite, plutôt d'un besoin passionnel de vérité que de la science).

Le cours (donné par Rodica Zafiu) offrait en premier lieu une base théorique – d'orientation rhétorique et pragmatique – pour analyser l'agressivité linguistique des textes de presse et pour cerner, en même temps, les rapports entre l'écriture journalistique d'un auteur et la violence exprimée ou représentée dans sa création littéraire. La construction théorique de l'enseignement a, toutefois, une visée polémique par rapport à la construction (plutôt générale) de ces thèmes dans les *curricula* universitaires roumaines récentes, ainsi que dans la bibliographie roumaine. Notre postulat de départ pose la contextualisation obligatoire, anthropologique et culturelle, des actes de langage agressifs, afin d'éviter, dans l'analyse du discours de presse, l'interprétation affective et le parti pris idéologique.

Le cours propose d'abord (dans sa première unité) une approche pragmatique du *dialogue conflictuel* (*argumentatif* et *compétitif*) et de ses genres journalis-

tiques (*polémique, pamphlet*). Dans la deuxième unité du cours, *l'humour* et *l'ironie* sont étudiés en rapport avec la violence du langage. La prémisse de la discussion est que, dans l'interaction conflictuelle, et en particulier dans les polémiques de presse, l'humour et l'ironie jouent un rôle important et souvent ambigu, qui peut être objet de controverses interprétatives : est-ce des moyens d'atténuation du conflit (par la création d'une distance épistémique, par la projection esthétique... ?) ou d'aggravation du conflit (due à la position forte du locuteur et à l'affirmation indiscutable des valeurs du groupe) ? Y est analysé, aussi, le rôle de l'euphémisme, indice d'une contre-stratégie de rejet de l'agressivité, mais qui se transforme parfois, par le biais de l'ironie, en moyen agressif. Une troisième unité du cours cerne la relation entre l'idéologie et la violence, dans ses particularisations au niveau du discours révolutionnaire et nationaliste. Enfin, on a observé *la représentation des actes violents*, étant donné que la description de la violence (dans le discours du réel ou dans la construction fictionnelle) dépend de certaines conventions culturelles qui changent d'une époque à l'autre ; en même temps, les formes de la représentation illustrent des intentions discursives typiquement persuasives.

Les ateliers connexes (réalisés par Ioana Bot et Magda Răduță) focalisent sur la matière littéraire accompagnant les propos du cours, en encourageant la réflexion théorique par le biais d'un corpus de textes particulièrement problématiques, de plusieurs points de vue : 1. *générique*, au sens où il s'agit de textes communément considérés comme non-littéraires (prose journalistique), comparées à des écrits littéraires des mêmes auteurs ; 2. *idéologique*, car notre approche des textes y cherche les « visages stylistiques » que prennent des idéologies, masquées ou explicites ; 3. *poétique*, puisque une des visées les plus amples de notre recherche (établissement du corpus de textes, coordination des dissertations des étudiants, réalisation d'études par les participants au projet etc.) consiste à en trouver des appuis pour la construction d'une réflexion sur le problème général de la littérarité, 4. *historique* : l'histoire littéraire roumaine, pour de nombreuses raisons (tenant presque toujours de quelque parti pris idéologique, selon l'époque), a traité en mineur le journalisme culturel, l'activité de journalistes des écrivains mêmes, l'apport de celle-ci à la construction de contextes culturels particuliers ; notre approche vise à restituer cette aire textuelle, où le littéraire avoisine le non-littéraire, où le contextuel particulier avoisine l'éternité des grandes oeuvres, à la restituer donc au champ spécifique de la recherche scientifique. Des exercices de « *close reading* », cherchant à situer la violence rhétorique entre le journalisme et la littérature, se sont approchés des textes classiques de Mihai Eminescu et Ion Luca Caragiale, où la violence pamphlétaire est à mettre en relation avec un intertexte autoréférentiel, afin de suivre l'articulation de la violence en fonction des options stylistiques singularisantes, celles qui

font « œuvre ». La même violence pamphlétaire est à cerner dans ses rapports avec le blasphème aussi bien qu'avec la parodie, dans le journalisme de Tudor Arghezi (notamment *Dobitoacele noastre literare*, *Baroane*, *Tablete din Țara de Kuty*). L'écriture d'Arghezi met en scène toute une ritualisation du rire, mais aussi une « textualisation » du rituel, où il est question de migration de figures, d'emprunts stylistiques, de constantes de l'imaginaire. Les manifestes de l'avant-garde roumaine, ensuite, posent, eux, une rhétorique de la rupture. Nos lectures cernent, de nouveau, les modalités de construction linguistique, les formules et le poids de la violence (par ex; le « Manifest activist cătore tinerime », in *Contimporanul*, III<sup>e</sup> année, n° 46, mai 1924 et « Prefață », in *Alge*, I<sup>ère</sup> série, I<sup>e</sup> année, n° 12, avril 1929), mais aussi les figures discursives de l'auteur comme autant de mises en scène de la rupture programmatique. Entre la polémique et le pamphlet, le débat sur la spiritualité roumaine dans l'entre-deux-guerres, offre à nos lectures les stratégies de « démonisation » de l'Occident, qui vont de pair avec les transformations de la structure du discours polémique, vers l'agressivité du pamphlet.

**A**U DEUXIÈME semestre, le projet met ensemble, au niveau du croisement du cours et des ateliers connexes, deux axes fondamentaux de l'interrogation, portant sur une période importante de l'histoire culturelle roumaine, l'entre-deux guerres. Il s'agit effectivement de repenser l'approche idéologique du nationalisme, ainsi que la figuration du nationalisme dans la presse culturelle.

Notre démarche pose que la particularité la plus pernicieuse de l'approche idéologique du nationalisme est la supposition d'un projet cohérent de représentation de la nation : on l'imagine comme une grande narration qui mystifie la réalité d'une communauté. De nombreux projets au cours du XIX<sup>e</sup> siècle paraissent confirmer cette hypothèse. La Révolution française, les idéologies révolutionnaires de '48, les Constitutions des États européens, les programmes de gouvernement, les grandes projections philosophiques ou littéraires étaient créés par une personne ou par un groupe homogène et supposaient, du coup, une représentation unitaire de la nation. Néanmoins, à cette époque déjà les représentations de la nation émergeaient simultanément de plusieurs milieux (académies, tribunes parlementaires, littérature, presse, salons, cafés). Force est d'y reconnaître des acteurs divers, des conditionnements sociaux disjoints, des milieux discursifs peu homogènes. Avant d'être une idéologie, le nationalisme est un objet public – à la croisée d'autorités multiples et à la portée de chacun. De quelle manière toutes ces sources discordantes pourraient-elles s'harmoniser ? Faut-il penser que, par soin de pureté, les acteurs de la scène publique parviennent à isoler leurs discours afin de donner une représentation totalement

cohérente de la nation ? Ou bien qu'ils réussissent à joindre leur voix dans un chœur pour articuler à l'unisson ?

À ces questions s'ajoutent les limites de l'analyse idéologique. Ses présupposés (caractère consensuel, unitaire, schématique et dissimulateur) s'adaptent mal aux moyens de représentation de la nation. Des phénomènes qu'on met aujourd'hui sous le signe du nationalisme, comme la mythologie, les lieux et les structures de l'imaginaire mises à l'œuvre dans la représentation de la nation, exigeant l'analyse des mécanismes du subconscient collectif, sont à peine couverts par une perspective strictement idéologique. D'autres phénomènes, comme les stéréotypes, bien qu'ayant une structure idéologique, ne s'intègrent guère dans la vision unitaire de la doctrine, supposant un courant d'opinion alternatif et submergeant. L'hypothèse de la Grande Narration risque en effet d'ignorer la diversité effective de la figuration nationale. Le nationalisme vu comme une idéologie intégrative, qui transforme la réalité d'une communauté, est devenu aujourd'hui une solution facile. On s'y est trop habitué pour observer le fonctionnement des représentations nationales dans la fragmentation réelle des discours, là où les idéologies perdent leur force et les projets fléchissent. L'étude du nationalisme – censé dévoiler les illusions et les stéréotypes – risque de devenir à son tour un stéréotype.

D'autre part, l'émergence du nationalisme dans la presse est nécessairement et particulièrement stratifiée. Plus ouverts à la parole publique que les tribunes parlementaires, mais en même temps plus sensibles à la littérature que les cafés, les journaux associent les contraintes d'un milieu scriptural à la tolérance d'un milieu oral. On y entend à la fois les voix singulières, bien marquées, ainsi que les voix anonymes confondues (à l'époque du premier avènement du nationalisme, notre presse rendait encore évidente cette affinité simultanée avec deux énonciations différentes et publiait, à côté des programmes révolutionnaires, les lettres des gens de la rue). À cela il faut ajouter la contextualisation permissive qui rend possible la rencontre des discours très différents comme moyens techniques et portée, des conférences aux enquêtes et des études au petit commentaire râleur en dessus d'une photo.

Vu l'hétérogénéité de la presse, l'étude du nationalisme y trouvera une riche illustration des moyens de représentation de la nation. En effet, on pourrait en dresser un inventaire presque complet, des stéréotypes jusqu'aux métaphores. Mais plus que l'inventaire des figures du nationalisme, les journaux permettent d'observer la sédimentation incongrue des contenus. Là, de nouveau, c'est le statut incertain de la presse qui s'avère très productif. En effet, le caractère du discours journalistique d'être à la croisée de l'espace public et de l'espace littéraire, sa capacité de recevoir à la fois les programmes idéologiques et les doxas communes rend possible la confrontation incessante du projet aux courants d'opi-

nions sous-jacentes, aux structures mentales subconscientes ou aux contraintes formelles extérieures.

Le cadre proposé pour la recherche proposée est, encore une fois, adapté aux besoins de l'enseignement. Il donne à la fois une perspective nuancée sur son objet, des prémisses claires et une approche interdisciplinaire. Mais le plus important est qu'il s'agisse d'une recherche réunissant un travail de découpage et un corpus bien défini. Il y a une dimension pratique non-négligeable de cette approche qui, par l'application structurée à un corpus homogène, mise sur la formation d'une routine de l'analyse, et, finalement, sur le conditionnement d'une compétence.

Le cours (donné par Mircea Vasilescu) part du constat que la période historique d'entre les deux guerres mondiales connaît, en Roumanie, une accentuation des préoccupations envers la légitimation nationale d'un projet culturel : légitimer une présence, imaginer une communauté, définir une identité. Mais ce projet ne s'est pas vu articuler comme un ample programme unitaire, à l'échelle nationale, de génération d'une narration fondatrice. L'invention de la « roumanité » a été faite dans les pages des journaux et à travers des programmes révolutionnaires ; les participants au projet identitaire étaient des acteurs différents, ayant des enjeux et appartenant à des contextes bien distincts. Loin d'être une somme des voix discordantes, le « lieu » d'un consensus, la grande narration nationale doit être comprise comme un espace où l'agenda politique rencontre les cadres des mentalités collectives et les contraintes discursives. La représentation de la « roumanité », tout comme celle de « l'eupéisme » (avec laquelle elle va de pair), se constitue dans le jeu de ces structures et tensions, en supportant des déformations, des glissements subtils et – inévitablement – des inconséquences.

En s'appliquant au journalisme roumain de l'entre-deux guerres, le cours propose une analyse du projet nationaliste, y cernant la variété de ses formes d'expression (des mythes fondateurs ou des stéréotypes identitaires, jusqu'aux mots-culte et aux allégories de la patrie) et, à travers la compréhension de l'apport sémantique spécifique de chacune, en focalisant sur les effets imprévisibles de leur assemblage à l'intérieur d'un même discours. Cette partie de la recherche s'est articulée sur plusieurs thèmes sous-jacents à la problématique générale, tels : identité nationale, identité culturelle, nationalisme, la presse comme moyen de construction identitaire, les expressions du traditionalisme dans la presse culturelle de l'entre-deux guerres et les répliques de la modernité, « Nous sommes européens » – La construction d'une identité moderne, en arrivant à cerner le « spécifique national » – sur-thème définitoire pour la période d'entre les deux guerres mondiales et « clé de lecture » de toute une époque, ses concepts fluides et la difficulté du diagnostique: ethnicité, sang, esprit, peuple, âme. S'y opposent les démarches rationalistes et intellectualistes, dans leur difficulté à « mesurer

Pineffable »: la « théorie de l'imitation », le synchronisme, l'esprit critique, l'occidentalisation, la modernisation.

Destinés aux étudiants et jeunes chercheurs en littérature roumaine, le cours vise à former ceux-ci à l'analyse de cette plage d'interférence entre littéraire et non-littéraire qu'est le journalisme culturel, compris dans sa valeur de document historique – pour une histoire des idées – mais aussi bien comme objet à part entière dans une perspective d'histoire littéraire. D'emblée, le cours prend une position polémique et innovatrice par rapport aux perspectives consacrées en histoire littéraire roumaine, qui dédaignent le journalisme culturel, dans la plupart des cas.

Les ateliers connexes (donnés par Adrian Tudurachi) concrétisent, eux, un autre volet de la recherche, partant, quant à lui, d'un point aveugle de la bibliographie « canonique ». Là où l'approche idéologique induit une trop grande cohésion à la représentation nationale, il faut laisser place à la nuance et à la complexité, et identifier les conditionnements multiples de la représentation nationaliste, qu'il s'agisse des déterminations 1. énonciatives – imposées par la situation de communication, 2. figurales – entraînées par le type de discours, 3. symboliques – impliquées par la structure mentale de l'acteur, etc. Une telle démarche est nécessairement interdisciplinaire, convoquant la pragmatique, la sociologie, l'analyse du discours, la poétique ou la mythocritique. Mais au-delà de ces ressources, l'approche du nationalisme pourrait profiter d'une lecture très serrée, une « *close reading* » du discours : *après avoir saisi la spécificité et les limites de ces conditionnements pluriels, il faut voir leur sédimentation dans le discours, la constitution de la représentation nationaliste sur plusieurs niveaux, et, enfin, les contacts de ces couches multiples – les collisions, les glissements et les assimilations.*

Dès qu'on accepte, à l'intérieur de la représentation nationale, des contenus conditionnés différemment, on est censé envisager le développement « fracturé » de la représentation nationale. En effet, on ne peut pas ignorer la possibilité que les différentes couches composant l'image de la nation puissent véhiculer des contenus contradictoires. Aussi, faut-il réorienter l'analyse. Au lieu d'intégrer les résultats de la recherche dans une « grande narration », il vaudrait mieux en récupérer la pluralité et les tensions. À la place d'un projet linéaire, on doit observer les contenus ignorés par l'énonciateur, les déplacements du sens, l'échec de la visée. Finalement, on arriverait à concevoir la réalité imprédictible d'un discours qui, tout en étant à la portée de chacun, n'est pour autant maîtrisé par aucun. En tant que prémisses d'une telle recherche sur le nationalisme, à la place des prémisses intégratives de l'idéologie, la recherche y postule des tensions irréductibles, des lignes de rupture que l'idéologie n'est pas capable de contourner. On peut en énumérer au moins trois : la rupture entre le discours public et le discours littéraire, celle entre le projet et les structures symboliques,

enfin – entre l'idéologie nationaliste et les autres systèmes doxiques. Au fil du débat nationaliste qui s'est porté dans les journaux roumains entre les deux guerres, les ateliers ont analysé, d'une part, les contraintes (subconscientes, idéologiques, discursives, figurales, imaginaires) subies par la représentation nationaliste et, de l'autre part, les tensions qui s'y génèrent dans la rencontre des contenus conditionnés différemment.

**D**ES ACCENTS particuliers ont été posés par les conférences des invités étrangers, chacune s'ouvrant sur une contextualisation possible de notre recherche ou bien sur un support méthodologique différent que ce genre de recherche gagnerait à prendre en compte. La plus importante intervention en ce sens appartient au prof. Thomas Hunkeler (Faculté des Lettres, Université de Fribourg, Suisse), qui nous a proposé un débat sur L'arrière-pays des avant-gardes : incursions dans un territoire méconnu, en même temps ouverture et plaidoyer pour un nouveau projet de recherche, dans lequel notre équipe sera impliquée, à partir de l'automne 2008, intitulé L'avant-garde européenne : entre nationalisme et internationalisme (subventionné par le Fond National Suisse de la recherche). Le prof. Hunkeler partait du savoir commun, selon lequel, s'il est vrai que l'avant-garde européenne dans son acception historique (1905-1939) a été, dès ses débuts, une affaire cosmopolite où les artistes, les manifestes et les œuvres passent les frontières entre les pays et les langues sans problèmes, *la dimension nationaliste de la rivalité entre les artistes et les mouvements impliqués a en revanche fréquemment été négligée par la critique*. Le plus souvent, on a interprété la dimension nationaliste d'un mouvement tel que le futurisme comme une donnée idiosyncrasique, due au seul contexte italien ; comme le résultat d'une situation historique particulière, par exemple dans le cas d'un Apollinaire ou de certains expressionnistes allemands au seuil de la Première Guerre mondiale, ou de la 'dérive' nationaliste d'une partie de l'avant-garde roumaine durant l'entre-deux-guerres ; ou encore comme des errements purement personnels, comme dans le cas d'un Breton écartant Tzara, ce « promoteur d'un 'mouvement' venu de Zurich », du *Congrès de Paris* (1922). En effet, si tous les mouvements avant-gardistes, du futurisme au surréalisme, revendiquent explicitement une dimension internationaliste, de telles affirmations doivent aussi être analysées dans le contexte d'une lutte implacable pour la reconnaissance, sur la scène internationale, de mouvements le plus souvent ancrés dans des champs littéraires nationaux. C'est dans ce sens que la conquête et/ou la défense de Paris, une ville qui est à la fois la 'capitale de l'espace littéraire mondial' et celle du champ littéraire français, devient un enjeu majeur de la rivalité des avant-gardes historiques.

La nouvelle perspective proposée cherche ainsi à nuancer la perspective prévalente de l'histoire littéraire, selon laquelle la naissance de l'avant-garde serait

à interpréter d'abord et avant tout comme une réaction contre les horreurs de la Première Guerre mondiale et contre les dérives nationalistes des milieux culturels dominants dans les pays impliqués. Elle vise, au contraire, à étudier dans quelle mesure la genèse de l'avant-garde est liée aux tendances impérialistes et nationalistes qui marquent la plupart des nations européennes durant cette même période. Pour mettre en évidence à quel point cet arrière-fond idéologique a également marqué l'avant-garde, on se propose d'étudier, dans un premier volet, la façon dont le futurisme, puis Dada vont chercher à s'imposer sur la scène parisienne, provoquant ainsi des réactions parfois violentes non seulement de la part des milieux littéraires et artistiques établis, mais aussi du côté des mouvements avant-gardistes français tels que le cubisme. Dans un second volet, il s'agira d'analyser ce phénomène non seulement par rapport au centre culturel hégémonique, à savoir Paris, mais aussi par rapport à la périphérie, pour mettre en évidence l'imbrication étroite entre nationalisme et cosmopolitisme, entre la réception de courants 'étrangers' et la constitution de mouvements 'autochtones'.

Le cas de la Roumanie, qui est ici retenu, est particulièrement intéressant non seulement parce qu'il permet de retracer plus en détail les origines du phénomène littéraire et culturel des avant-gardes au niveau de l'histoire littéraire européenne, mais aussi dans la mesure où il met à l'épreuve les limites de l'autonomisation du champ littéraire au moment du retour des avant-gardistes roumains dans leur pays d'origine. La recherche développée par notre équipe en 2007-08 se constitue en point de départ et « matière première » de cette nouvelle approche. Le fait d'avoir eu recours, de notre côté, aux textes du journalisme culturel, vient ajouter une autre mise en question des limites de cette autonomisation du champ littéraire, de par l'impureté de notre objet même.

Le contact culturel entre l'Occident et la « marge » européenne « impure » qu'est le champ roumain des alentours de la Première Guerre mondiale n'est pas explicable par un manichéisme d'une vision faible, en matière d'histoire des idées littéraires, car il ne se limite pas aux seuls enjeux esthétiques et aux rivalités qui y sont liées ; il fait intervenir aussi, à des degrés divers, des motivations d'origine idéologique qui semblent en contradiction avec l'idée d'une autonomie largement acquise du champ littéraire et artistique. La rivalité des diverses factions de l'avant-garde implique par moments un arrière-fond idéologiquement chargé de représentations nationales, voire nationalistes du côté des artistes concernés. On constate en effet que de nombreux artistes appartenant (ou se considérant comme appartenant) à l'avant-garde réussissent sans trop de problèmes à articuler leurs aspirations internationalistes et des motivations d'ordre nationaliste, sans que l'on puisse forcément mettre de tels comportements au compte d'un simple opportunisme politique.

L'intérêt du volet roumain dans une recherche sur les racines idéologiques – au niveau européen – des avant-gardes réside dans la nécessité de cerner l'arrière-fond des idéologies internationalistes des avant-gardes, en reconstituant le climat roumain dans lequel les auteurs s'étaient formés et qu'ils ont réintégré autour des années 1922-25, en retournant de l'Occident avec un nom déjà fait. Cet arrière-fond est fortement marqué par le discours nationaliste, qui se nourrit en Roumanie d'un important débat aux alentours de la Première Guerre mondiale. Mais c'est surtout la période historique de l'entre-deux-guerres qui connaît, en Roumanie, une accentuation des préoccupations envers la légitimation nationale d'un projet culturel : légitimer une présence, imaginer une communauté, définir une identité. Ce projet ne s'est cependant pas vu articuler comme un ample programme unitaire, à l'échelle nationale. L'invention de la « roumanité » a été faite dans les pages des journaux et à travers des programmes révolutionnaires ; les participants au projet identitaire étaient des acteurs différents, ayant des enjeux et appartenant à des contextes bien distincts. La grande narration nationale, loin d'être une somme de voix discordantes ou le « lieu » d'un consensus, doit au contraire être comprise comme un espace hétérogène où l'agenda politique rencontre des cadres des mentalités collectives et des contraintes discursives. La représentation de la « roumanité » se constitue alors dans l'interaction de ces structures et tensions, en supportant des déformations, des glissements subtils et – inévitablement – des inconséquences.

La fin de la Première Guerre mondiale couronne en effet, avec le Traité de Versailles, un triomphe politique européen de la Roumanie, qui reprend les deux provinces à majorité roumaine et orthodoxe de l'Empire austro-hongrois en s'auto-intitulant « La Grande Roumanie ». C'est le début d'une nouvelle réification nationale, héroïque, qui ne tardera pas à évoluer vers une orientation nationaliste de plus en plus manifeste à tous les niveaux de la vie culturelle et politique roumaine. Le nationalisme devient alors un discours acceptable, largement partagé bien au-delà des seuls partis de droite. Dans le cadre du présent projet, il est intéressant de noter que la propagation rapide d'idées nationalistes est soutenue notamment par le fait que les barricades idéologiques, certes existantes, permettent néanmoins une circulation étonnamment libre de leurs défenseurs respectifs. Tout comme certaines figures politiques, les acteurs culturels eux aussi ont la liberté de circuler impunément entre les revues et les groupements nationalistes et conservateurs d'une part et les mouvements expérimentaux, liés aux avant-gardes, d'autre part. Dans une telle situation, toute attribution trop schématique des rôles respectifs, notamment en ce qui concerne la lutte pour la modernisation ou l'expérimentalisme artistique de l'époque en Roumanie, doit être évitée. À titre d'exemple, citons ici le cas de Tudor Arghezi, qui participe à

la revue avant-gardiste *Unu*, qui publie lui-même une revue intitulée *Bilet de papagal* où il défendra certaines des figures les plus notoires de la jeune avant-garde roumaine, tout en continuant par ailleurs à être un poète psalmiste, à forte nuance religieuse, qui s'inspire du folklore autochtone.

En outre, si les acteurs du champ artistique naviguent assez librement entre une tendance à la défense des valeurs nationales et les attraits du cosmopolitisme avant-gardiste, l'une des situations particulièrement intéressantes est celle où des écrivains et artistes roumains, qui s'étaient fait un nom dans les avant-gardes occidentales, se trouvent consacrés, lors de leur retour au pays, par les milieux conservateurs, en raison même du prestige des milieux occidentaux et de la reconnaissance occidentale. Leurs options idéologiques occidentales ne sont en revanche aucunement questionnées. Une telle attitude explique, largement, le manque de résistance que la culture dominante roumaine de l'entre-deux-guerres oppose aux avant-gardes. Un bon exemple, encore largement à étudier, est ici celui de la participation des artistes avant-gardistes à la réalisation des pavillons roumains aux expositions universelles de l'époque.

Deux autres interventions ponctuelles ont nuancé nos perspectives de recherche. Le prof. Laurent Jenny (Faculté des Lettres, Université de Genève, Suisse), un des spécialistes européens les plus renommés en théorie littéraire, a conféré sur « La Revolution : histoire d'une métaphore de la littérature (1830-1975) », thème central de son dernier livre (*Je suis la Révolution : Histoire d'une métaphore*, Paris, Belin, 2008). S'appuyant sur l'histoire de la métaphore de la « révolution poétique », qui a accompagné les avant-gardes littéraires, de sa naissance à l'époque romantique, et jusqu'à la revue *Tel Quel*, des années 70, Laurent Jenny entendait se pencher sur la pertinence et les limites d'une métaphore à l'œuvre dans le champ idéologique du littéraire. Quelles sont la pertinence et les limites de cette métaphore qui associe l'innovation esthétique et l'émancipation politique, deux ordres événementiels indissolublement liés ? De son côté, Marielle Macé (chercheur, CNRS, Paris), nous a aidé à ouvrir le débat sur une perspective d'anthropologie littéraire, de façon à contrebalancer, éventuellement, le poids de l'analyse idéologique, dans le deuxième volet de notre recherche. Sa conférence, « “ Avoir ses aventures ” : Sartre et les expériences esthétiques », s'appuyait sur le cas sartrien afin de réfléchir sur la place que les expériences esthétiques (et surtout celles littéraires) occupent dans une existence concrète ; la vie de l'auteur devient ainsi un « balcon » d'où l'on peut observer le continuum des attitudes esthétiques, le développement des attitudes esthétiques.

□

**Abstract****For a History of Romanian Modern Journalism: Ideology and Discourse**

The dossier presents the results of a research project on this topic carried out in the 2007–2008 academic year in the Faculties of Letters belonging to Babeş-Bolyai University of Cluj-Napoca and to Bucharest University, within the framework of a NEC-Link grant of New Europe College, Institute for Advanced Studies, Bucharest. Divided into two semester-long parts devoted to topics like *Figures of violence in Romanian journalistic discourse in the Modern Era and European identity and national specificity in the interwar Romanian cultural press*, the project seeks to devise a new perspective on nationalism as an ideology, but also on journalistic discourse as a major component of modern 20<sup>th</sup> century Romanian literature.

**Keywords**

journalism, ideology, discourse, nationalism, Romanian literature